Pierre Rosanvallon, 2011, *La Société des égaux*, Paris, Seuil, « Les Livres du nouveau monde », 432 p.

Anaïs Camus

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/1244>

DOI : 10.4000/ress.1244

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 274-276

ISBN : 978-2-600-01613-1

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Anaïs Camus, « Pierre Rosanvallon, 2011, *La Société des égaux*, Paris, Seuil, « Les Livres du nouveau monde », 432 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 50-1 | 2012, mis en ligne le 06 juin 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/1244> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.1244>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

Pierre Rosanvallon, 2011, *La Société des égaux*, Paris, Seuil, « Les Livres du nouveau monde », 432 p.

Anaïs Camus

- 1 Dans cet ouvrage dédié à la mémoire de Claude Lefort (1924-2010), Pierre Rosanvallon s'interroge sur l'avenir de l'égalité au moment même où les individus semblent de plus en plus critiques à l'égard de la société inégalitaire dans laquelle ils évoluent. Son but est simple et direct : l'auteur, à la fois savant et citoyen, nous propose de refonder l'idée d'égalité. Il retrace ainsi l'histoire de ce concept au travers des deux derniers siècles, allant de la reconnaissance réciproque des consciences libres du début du XIX^e siècle à l'égalité radicale des chances promue à l'heure actuelle. S'il revient sur ces différentes formes d'égalité, c'est aussi pour nous montrer que chaque redéfinition de ce concept a amené et a été amenée par une évolution conjointe de l'inégalité. L'égalité s'est formée autour de trois pôles distincts que l'auteur nomme égalité-équivalence, égalité-autonomie et égalité-participation ; ces pôles correspondent aux notions de similarité, d'indépendance et de citoyenneté, qui ont toutes en commun d'être des formes d'égalité-relation. Au détour de la révolution industrielle et des changements majeurs que cette dernière a entraînés en termes économiques, sociaux, politiques et même juridiques, la légitimation de l'inégalité dite naturelle, qui serait justifiée par sa naturalité, a cependant pris une tournure de plus en plus radicale.
- 2 Alors qu'à la fin du XVIII^e siècle les théories de Buffon, à la base des avancées anthropologiques du XIX^e siècle, affirmaient l'égalité biologique des individus, et que l'idée qu'un individu puisse être dépendant d'un autre subissait les assauts de la mentalité émancipatrice des Lumières, le paupérisme induit par le développement industriel est venu contrecarrer ce mouvement initial. S'y est ajoutée la croissance d'une certaine xénophobie et d'un protectionnisme national corrélé à l'apparition de l'égalité en tant qu'« homogénéité ». Puis, au travers de la croissance du capitalisme et de la révolution industrielle, la recherche de l'égalité est devenue contradictoire avec celle de la liberté, ce qui a fait de l'inégalité une norme associée aux capacités

créatrices. L'individualisme et l'esprit de la concurrence ont rongé, selon l'auteur, la solidarité et la cohésion sociale – situation que des utopies, comme le communisme, ont tenté de rétablir en développant l'idée d'une égalité-indistinction, mais qui a renforcé l'affirmation d'une identité nationale se construisant par opposition à l'extérieur. C'est alors un double mouvement qui se crée : la cohésion sociale mise en danger par l'individualisme est « protégée » par un nationalisme naissant. Les citoyens se désolidarisent, les nations en font de même.

- 3 À l'aube du xx^e siècle, la montée de l'État redistributeur va freiner, du moins temporairement, cette désolidarisation en recréant une certaine unité dans les mœurs et en limitant les forces dissociatrices via la création de l'impôt sur le revenu, les assurances et la régulation du travail. La solidarité forcée des deux guerres mondiales va également accélérer ce grand processus de « désindividualisation » du monde. Toutefois, cela ne va pas durer et Rosanvallon identifie un « grand retournement » qui date des années 1990 et qui nous ramène à la crise mécanique et morale des institutions de la solidarité du xix^e et qui, par ailleurs, se caractérise par certaines spécificités comme l'apparition d'un individualisme de singularité, chaque individu désirant être reconnu pour ses spécificités propres dans un environnement d'égalité des chances pervertie au plus haut point ; un environnement où l'individu doit être complètement désocialisé afin d'en dégager une forme d'égalité radicale. Une nouvelle philosophie du consommateur sans limites s'est alors répandue dans des sociétés où l'idéal démocratique montrait ses limites, laissant derrière elle un environnement dépourvu de toute théorie de la justice et une communauté en déliquescence.
- 4 L'auteur conclut en nous offrant de revenir à l'égalité-relation d'antan en y apportant les modifications nécessaires à une société en pleine mutation. Il met alors en exergue les notions de singularité, de réciprocité et de communalité. La première se veut être une construction et une reconnaissance dynamique des particularités de chacun. Elle se complète par la modification de la perception de nos droits et devoirs dans une logique de réciprocité. La reconstruction du lien social que cela entraîne stimule par là même la communalité ou l'idée du concitoyen partageant une sphère publique commune. Il propose finalement de renationaliser les démocraties afin de stimuler le sentiment d'appartenance et de cohésion sociale au sein des communautés nationales.
- 5 L'auteur montre, chiffres à l'appui, que nous avons vécu une période de réduction des inégalités au début du xx^e siècle avant de retomber dans une logique d'accroissement des différences entre les plus riches et les plus pauvres quelques décennies plus tard. Ce retour au citoyen-propriétaire menace la solidité de nos sociétés en attaquant de front les liens de solidarité entre les individus qui se rassemblent en sous-catégories monolithiques selon leur niveau socio-économique annihilant la capacité de production du commun que rendait auparavant possible la pluralité de groupes sociaux fluctuants. Les revendications pour un retour de l'égalité sont donc présentées ici comme parfaitement légitimes et bien moins radicales que l'image qui peut en être donnée actuellement. L'auteur offre des armes et une légitimité au moins historique aux groupes sociaux qui se lèvent contre l'inégalité et contre une société schizophrène qui s'indigne des inégalités croissantes sans pour autant remettre en question leurs causes principales – phénomène que l'auteur nomme « paradoxe de Bossuet » d'après une citation de l'homme d'Église qui écrivait au xvii^e siècle : « Dieu se rit des hommes qui se plaignent des conséquences alors qu'ils en chérissent les causes ». Il nous rappelle, d'autre part, une série de faits historiques oubliés, qui composent le tableau d'une

époque dorée où les citoyens se rassemblaient en nombre, délibérant et prenant part à une grande aventure commune. Ce n'est pas la Cité athénienne qu'il décrit ainsi, mais la France avant l'instauration de l'isolement en 1913, période si proche, mais qui semble aujourd'hui si irréaliste.

- 6 Il n'est pas certain que l'auteur fasse plus que réactiver des arguments déjà présents chez Aristote ou Rousseau et on pourrait se demander si, au détour d'une confusion entre égalité politique et égalité économique, il ne serait pas lui aussi victime du paradoxe de Bossuet. Tandis qu'il nous invite à ne pas simplement nous limiter aux causes des inégalités purement économiques qui ont des conséquences aussi sur la société dans son intégralité et sur les liens qui la forment, il semble oublier que la majorité de son ouvrage se concentre sur les causes de ces inégalités, à savoir les changements économiques qui ont affecté nos États-nations. Même s'il nous rappelle que l'égalité est également une notion politique et juridique et qu'elle doit être mobilisée dans sa totalité, il ne tire pas de véritable leçon des échecs du passé. Alors qu'il félicitait le retour de l'égalité avec l'arrivée de l'État-providence, Rosanvallon ne mentionne à aucun moment que ce processus était incomplet et donc voué à l'impuissance, selon la logique qu'il stipule lui-même dans sa propre conclusion.

AUTEURS

ANAÏS CAMUS

Université libre de Bruxelles – CTP